

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 356. Londres, Vendredi 1er mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

356. Londres, Vendredi 1er mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Internationale\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[356. Paris, Mercredi 29 avril 1840, Dorothee de Lieven à François](#)

[Guizot](#)



[357. Paris, Mercredi 29 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-05-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit 356 et 357 en un jour ! C'est charmant. Et un jour où vous n'avez rien eu ? Je ne comprends pas cela. Mon troisième commissionnaire n'aura pas reçu la lettre à temps, avant de sortir de chez lui. J'espère que vous l'aurez un peu plus tard. Vos mécomptes me déplaisent autant que les miens. Je ne peux pas dire mieux, ni plus.
Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°

Information générales

LangueFrançais

Cote979, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription356. Londres, Vendredi 1er mai 1840,

356 et 357 en un jour ! C'est charmant. Et un jour où vous n'aviez rien eu ? Je ne comprends pas cela. Mon troisième commissionnaire n'aura pas reçu la lettre à temps avant de sortir de chez lui. J'espère que vous l'aurez eue plus tard. Vos mécomptes me déplaisent autant que les miens. Je ne peux pas dire mieux, ni plus. Je suis de votre avis sur le speech à l'academie royale. Et je crois que bien décidément j'agirai selon notre avis. Mais quelques phrases seulement; pas un vrai speech. Parlant français surtout, si je parle un peu longuement, il faut que ce soit assez pour faire de l'effet. Et l'effet en pareille occasion dans ma situation d'aujourd'hui, c'est une prétention. J'en ai fait assez depuis quelque temps. Je serai donc très court et très simple. Il y aura quelques personnes attrapées. On est curieux de mon éloquence. On ne l'aura pas là. C'est un peu dommage. Je pourrais dire de bien bonnes choses. Mais j'y ai pensé ; soyez sûre qu'un vrai speech aurait en ce moment un air de prétention et de bruit qui même avec le succès, me diminuerait au lieu de me grandir.

Nous avons changé quelque chose à votre distribution des places aujourd'hui à dîner. Je dis nous, car c'est le résultat d'une délibération unanime entre Lord Lansdowne, Lord et Lady Palmerston et moi. Lady Palmerston est très prononcée. J'aurai Lord Lansdowne, et le duc de Wellington à mes côtés. Lord Palmerston aura Lord Melbourne, et Lord Clarendon. Tout bien pesé, je crois qu'ils ont raison. Et leur avis sera mon bouclier.

Je ne risquerai pas la santé du duc de Wellington. Cela me conviendrait. Mais je ne suis pas sûr que cela plût à mes convives et je suis sûr que cela ne plairait pas chez nous. Je ne veux pas qualifier ce public-là. Il faut que je l'accepte en attendant qu'il change.

Thiers ne m'a pas encore envoyé de nouvelles de Naples. C'est qu'il n'en a pas encore. J'en suis impatient. Imaginez le Prince de Castelcicala qui arrive ici pour dire à Lord Palmerston d'être parfaitement tranquille que les vaisseaux anglais peuvent se promener tant qu'il leur plaira sur les côtes de Sicile. Il n'y a pas le moindre mouvement à craindre : "Le Roi est adoré. J'y étais avec lui, il n'y a pas longtemps. Le Roi se levait à quatre heures du matin, montait à cheval, se promenait et était partout admirablement accueilli. Personne ne bougera.» J'ai regardé en riant Lord Palmerston qui me racontait cela. Il a ri aussi. N'en faites pas rire tout le monde.

Je sors de chez M. de Brünnow, qui était venu me chercher deux fois, le plus amical le plus conciliant du monde, expliquant tout, me parlant de tout, pressé d'en finir, mais d'en finir à cinq, uniquement occupé de nous mettre d'accord l'Angleterre et nous. J'ai tout accepté et j'ai tout dit ; d'abord tout ce que je vous disais l'autre jour sur la situation générale, et puis beaucoup sur la question particulière. J'ai été très loin, en sincérité bienveillante. J'ai plaint les Princes qui

croient qu'on peut à la fois avoir raison, en gros et se passer en détail toutes ses fantaisies, qui oublient que leurs paroles les plus légères sont grandes, et que dites par boutade à quelques familiers, elles arrivent avec fracas aux oreilles de tout un peuple. J'ai été très Français, très libre et très flatteur. Tout ce que j'ai dit aurait pu être entendu de très haut et aurait, à coup sûr, fort étonné, mais non déplu. Je serai désormais dans les meilleurs termes avec M. de Brünnow, et j'en userai.

Mais je persiste dans mon jugement. Au fond, je crois réellement que vous desirez que l'affaire d'Orient s'arrange sans bruit, et qu'une conclusion tranquille vous importe plus à vos propres yeux, qu'un peu de froideur entre Paris et Londres. M. de Brünnow m'a lu des fragments d'une lettre de M. de Pahlen tout à fait dans ce sens. Il tient beaucoup lui-même à avoir, auprès de moi, cette attitude.

Je ne sais rien de la Duchesse de Sutherland. J'ai été porter mes cartes chez elle, chez Lord Carlisle et chez Lord Morpeth. J'attends bien impatiemment quelque chose de précis sur vos arrangements. Nous commençons à n'avoir pas de temps à perdre. Adieu. Mes nouvelles de famille sont toujours bonnes. J'ai le cœur en repos. C'est quelque chose. Adieu. Adieu. Je serai bien aise du retour d'Ellice.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 356. Londres, Vendredi 1er mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-01.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/328>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 1er mai 1840

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024